Case
FRC.
2750

DÉCLARATION

A LOUIS SEIZE

Par les Fédérés des départemens, arrivés à Paris, pour renouveler au Champ-de-Mars, sur l'autel de la patrie, le serment de maintenir la constitution Française, et d'écraser les tyrans.

ASSEZ et trop long-tems, monarque perfide, tu nous a trompés. Tu nous trompes encore, mais tu te trompes toi-même; car nous t'avons suivi, nous t'avons observé, nous t'avons mesuré et calculé. Tes insidieux favoris se sont trahis, en te trahissant et en en voulant te ménager l'espoir risible risible de te faire remonter sur le char dudespotisme.

Nous ne voulons point comme nos frères les Parisiens, te donner des conseils, des

MH W 5040

avis, t'adresser des remontrances. Tu es fourbe, tu es aveugle et il ne t'es plus possible de réfléchir et de te corriger; tu est si mal environné, tu es si obsédé d'une foule d'anti-patriotes, que nous connaissons l'impossibilité de t'éclairer sur tes intérêts particuliers. Ces stupides favoris comblés de tes bienfaits, assurés de ta confiance, décorés des ornemens royaux, enrichis subtilement de tes récompenses pécuniaires, ont eux-mêmes perdu la tête et sont enivrés de tes faveurs et de leur opulence; nous les connaissons, et il suffit d'avoir sondé les replis du cœur humain, pour les apprécier et te juger.

Ah! Louis XVI n'écris plus, ou pour mieux dire ne fais plus écrire, ne fais plus de promesses, n'affecte plus de patriotisme, n'affecte plus de l'amour pour les Français. Tu as perdu pour jamais leur confiance et leur attachement, dont ils sont las, ils sont désolés de t'avoir donné des preuves, qui auroient dû l'attendrir et t'éclairer.

Nous sommes venus dans la capitale de notre empire, non pour te flatter, non pour te prier, mais pour te dire la vérité la plus sincère, et te punir si tu ne rentres point en toi-même avec un repentir suivi, non pas

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

des expressions doléantes de tes plats serviteurs, mais de tes actions seules. Ce n'est qu'aux actions et non pas aux paroles, qu'on va te juger.

La politique n'est qu'un mot sinonyme avec fausseté, mensonge, trahison. Tu as voulu, tu veux encore nous abuser avec ces armes; mais tu ne réfléchis pas que toute la nation française, prévenue contre toi, contre tes confidens, méprises tes artifices. La politique des rois et des tyrans n'a réussi que dans le sammeil et l'ignorance des nations qui croyoient toutes les impostures.

Mais ces tems, ces siècles d'errreur ont fait place à un âge de lumière et de philsophie. Il n'est pas jusqu'au plus simple artisan de nos villes, jusqu'au plus agreste cultivateur qui ne mette tes procédés en calcul. Le caillou qui frappe le caillou produit la lumière. Tu as cru, tu crois, on te persuade encore que nous ne voyons pas clsir, que nous ne sommes que des machines organisées, pour te plaire, pour t'amuser, pour t'obéir, pour porter le poids du joug, pour ramper bassement sous toi et sous tes vils esclaves gagistes intéressés et vils. Tu déraisonnes, ils se perdent et t'entraînent dans l'abîme, où ils se précipitent eux-mêmes.

Nous t'apprennons que tes favoris ne son que des ignorans & de faux calculateurs, il ne savent rien, ils ne voient rien; leurs yeux fas cinés, n'apperceveront dans peu, que tes échaffauts où ils seront ignominieusement & exemplairement traînés.

O Louis XVI! quelle eſt, qu'elle sera ta deſtinée? nos amis, nos frères parisiens veillent sur tes jours, ils te gardent jour & nuit. tu leur dois ton existence, tu leur devrais le bonheur, si tu savais penser: tu ne les as trompés que parce qu'ils te croyaient leur père, mais ces enfans sont désespérés d'avoir eu tant de confiance.

Quant à nous, fidèles confédérés, nous sommes ici pour les éclairer & les fortifier de nos bras, pour nous venger tous de tes injures, de tes perfidies.

Tu es l'ami, le bienfaiteur, le protecteur de nos ennemis. *Lafayette* n'a pas encore expiré sur l'échaffaud; le directoire du département de Paris, n'est point encore chassé, écrasé, anéanti. *PETION MANUEL* nos fidèles commis, nos gardiens surveillans, nos biënfaiteur, nos défenseurs, nos amis, nos frères ont été les victimes de tes coalitions criminelles, de tes correspondances suivies avec les scélérats de ton cabinet autrichien; & tu crois que nous ne les vengerons pas? D'injustices si criantes, si atroces; que nous, oui nous, Français tous unis et fédérés d'une manière terrible; que tu jouiras du prix de tes forfaits & des sacrifices que tu fais chaque jour, pour tant de traîtres connus, & dans l'opinion du peuple qu'il a voués à l'exécution.

Ah! Louis, que ton illusion est profonde ! La vengeance de ton maître effrayera tous les individus à qui les Nations ont accordé les honneurs de la couronne. Songe donc que tu n'es qu'un faible roseau que le moindre zéphir peut renverser ou briser ; songe que tes amis tes frères, émigrés sont des rebelles orgueilleux & barbares qui partagent ton impéritie & tes forfaits. Ils veulent, tu veux nous dissiper comme de la poussiere ; mais ils ne savent pas, mais tu ne sais pas que nous, hommes français, libres, nous pouvons braver tous les despotes que tes trames lâches & perfides attachent à l'intrigue de ta femme, à la voracité de ses adhérans.

Vas : jamais, quelque soit le but de ta perfide politique, tu ne triompheras de notre bravoure, de notre sincerité : si nos députés qui ne sont que nos mandataires nous trompent, nous les punirons. Les Français ne peuvent pas être martyres de la perfidie. Nos commis de l'Assemblée constituante, qui n'ont pas éxécuté nos ordres, n'ont plus osé reparaître dans leur pays, où la haine du peuple & sa vangeance les attendaient. Il en sera, il en serait de même de tous ceux qui nous manqueraenit d'infidélité.

Nous blâmons nos fédérés parisiens de s'inquiéter de tes démarches ; pars ou reste, ces deux partis ne nous allarment point. Si tu t'évades clandestinement, prends bien tes précautions, tâche de ne pas être arrêté & reconnu. Tu ne retournerais pas cette fois dans la capitale. Pardonner une fois c'est bien assez ; pardonner deux, c'est mériter d'être toujours trahi.

Si tu restes dans ton palais, change de sentimens; chasse tous ceux qui te flattent et te font parjurer cent fois le jour : n'écoute ni ta femme ni ta sœur; renonce aux correspondances épistolaires de tes frères et de Condé. Plus d'intelligence avec les princes belligérants qui prétendent nous remettre sous le sceptre de fer; garde ton argent, ne le prodigue point aux députés de l'assemblée que tu a séduits; n'envoie plus notre or et nos denrées à Coblentz; hâte-toi de sanctionner les décrets de la législature nationale; n'oppose plus ton impuissant *veto*, car nous te l'ôterons, si tu persiste à l'expulsion des prêtres réfractaires, à la confiscation des biens des princes rebelles émigrés et de tous les perfides transfuges; Réfléchis enfin que la nation est souveraine et despote; que tu n'es que son représentant, et que jamais un homme ne peut commander tous les habitans d'un vaste empire, sans leur confiance et leur volonté.

Quand bien même par toi ou tes ressorts, tu parviendrois à alumer quelques séditions dans l'enceinte de la France; quand tu réussirois à armer le fils contre le père; quand tu nous ferois égorger plusieurs armées, tu ne serois jamais despote; nous irons braver sur les corps de nos compatriotes expirés, tous les tyrans de l'univers; et toi, aveugle Lois XVI et ta famille et tes favoris, que deviendriez-vous?

Déjà comme un nautonnier infidelle et maladroit, tu as mal dirigé le gouvernail de l'empire; nous te l'avions confié pour notre salut et pour que tu nous fisses surgir au port de

sécurité; tu as voulu nous plonger dans l'abîme; tu le veux encore. L'assemblée nationale, persuadée que tu as mis la patrie en danger, ne reconnoît plus ton pouvoir exécutif ni le *veto* que la premiére législature t'avoit si imprudemment décernés. Il faut bien que des navigateurs se chargent de la conduite du vaisseau, quand le pilote et les matelots ne savent et ne veulent point le gouverner et le faire aborder au port.

N'arrête plus les opérations juridiques de la haute-cour nationale d'Orléans: ne t'empare plus des dépositions, des minutes du greffe de cette juridiction souveraine.

Laisse juger les coupables si tu ne veus plus l'être toi-même, si tu ne veus pas être jugé séverement par la nation entiere, et déjà justement irrité contre-toi: n'espère rien de tes épaulétiers, de tes chevaliers à qui tu as donné des croix et des pensions. Ce ne sont que fanfarons, des Dom-Quichote qui ne valent pas même le plus plat des gascons.

Nous nous lassons de payer si chèrement notre haute-cour nationale de son inactivité, nous allons lui en demander raison et la punir: tremble qu'ell ne t'accuse et qu'elle ne prouve l'authenticité de ses acccusations.

Rromps toute intelligence, tout commerce avec le perfide auvergnac *Lafayette*, perdu pour jamais dans le cœur de tous le les français; ôte lui vîte le commendement que tu lui as donné et; pour sauver ses jours, conseille-lui d'aller rejoindre (s'il le peut) les émigrés, ses amis, et sur-tout son cousin *Bouillé*, son digne acolite.

Ne te mêles pas de la guerre, nous allons partir et combattre avec nos amis, nos confrères, nos compatriotes, les volontaires et les régimens de la patrie. Bois, mange, forge, amuse-toi de toute manière. Voilà le seul conseil salutaire qu'on te puisse donner et que nous te donnnerons, si tu veux être notre monarque et notre ami.

Par le club des confédérés de tout le royaume, séant à Paris, le 13 de juillet 1792, l'an IVme de la liberté.

Luckner et Lafayette sont à Paris. Luckner y est bien reçu : l'espérance de la nation lui est déférée ; il n'a pas besoin de se cacher. Si le peuple le connoissoit, il en recevroit les tributs de sa confiance et de son estime Lafayette est proscrit : les fédérés, nos frères, ont juré sur l'autel de la patrie que la liberté de l'homme sera généralement reconnue, qu'il n'y aura plus de distinctions chimériques du citoyen au ci-devant seigneur : la fédération de tous nos frères est un garant que les droits de l'homme seront universellement consentis ; qu'il n'y a de supériorité dans l'espèce humaine, que celle des talens et de la vertu ; que les mortels naissent égaux ; qu'ils doivent vivre égaux et que leurs cendres confondues dans le sein de la terre ne sont point distinguées ; et comme a si bien, a si vraiment, si philosophiquement dit *Thomas :*

Qu'importe quand on dort dans la nuit du tombeau ;
Qu'en ait porté le sceptre ou traîné le rateau.
On n'y distingue plus l'orgueil du diadême,
De l'esclave et du roi, la poussière est la même.